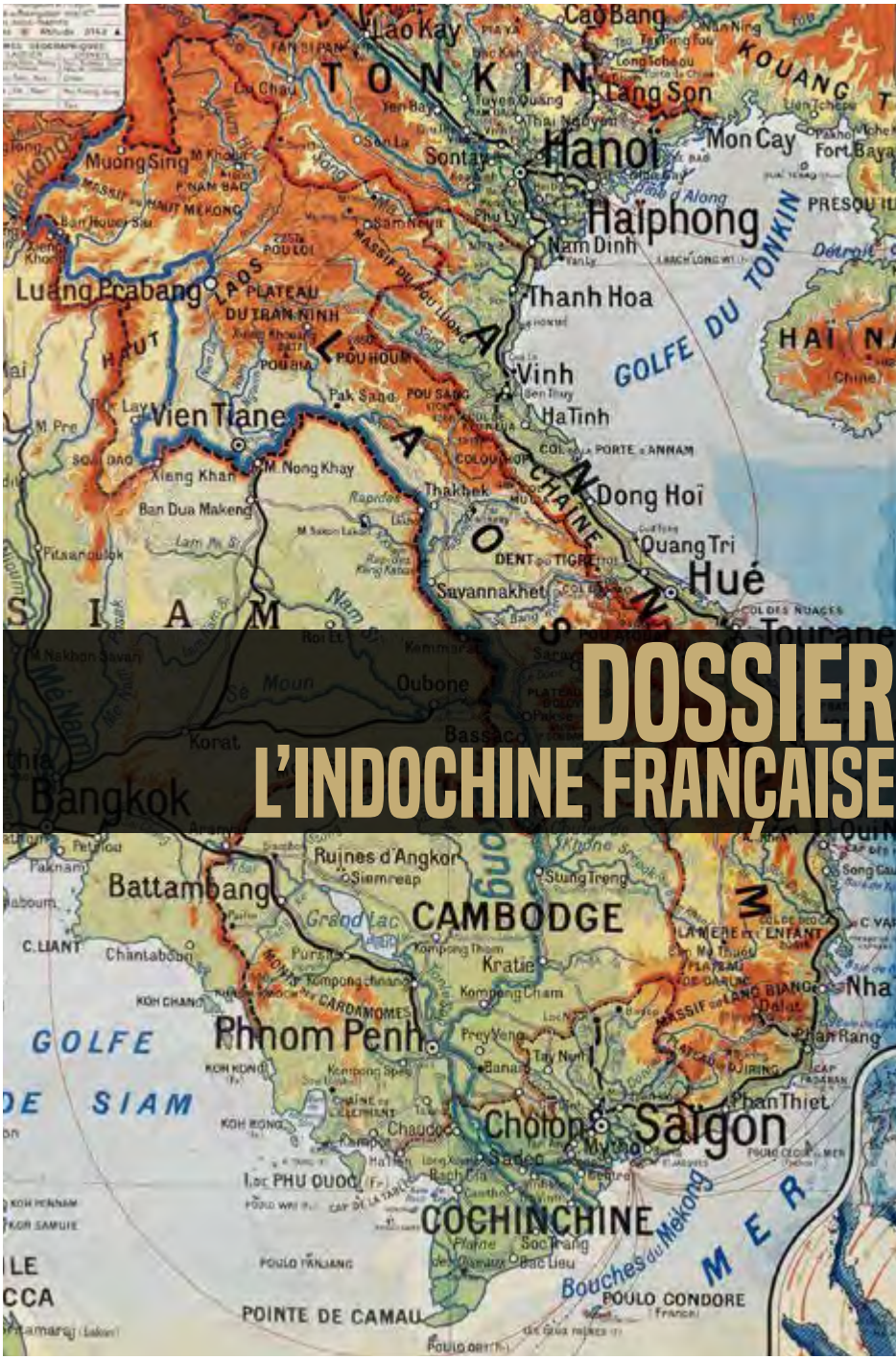


DOSSIER
L'INDOCHINE FRANÇAISE

Par le comité de rédaction

D'ALEXANDRE DE RHODES À LULU LA NANTAISE

Le souvenir de l'Indochine française a toujours eu une place particulière dans le cœur des soldats du corps expéditionnaire français, mais, également, dans celui des Vietnamiens qui ont su conserver les témoignages de ce passé en oubliant les exactions réelles ou supposées du régime colonial français alors que dans d'autres pays, de l'ancien empire français, la décolonisation est restée une plaie ouverte comme dans le cas de l'Algérie.

L'Algérie, c'est d'abord l'histoire de la sécurisation de la Méditerranée menacée par les «pirates barbaresques» comme le narre, déjà, le RPF («reverendus pater frater») Pierre Dan dans «Histoire de Barbarie et de ses corsaires» (1649). Sécurisation qui se termine en 1830 avec le débarquement d'un corps expéditionnaire français, prélude à la colonisation du pays achevée en 1848 par l'annexion des territoires de la Régence et la création de trois départements. L'Indochine, c'est d'abord une histoire de missionnaires. Les premiers Français qui pénétrèrent en Annam furent des missionnaires appartenant, soit à la Compagnie de Jésus, soit à la Société des missions étrangères. Le plus connu, d'entre les premiers, est le Père Alexandre de Rhodes, qui résida dans la péninsule indochinoise de 1624 à 1648. Rentré en France en 1649, il publia l'année suivante la première carte de l'Annam; en 1651 un dictionnaire annamite-latin-portugais et en 1652 une histoire du Tonkin en langue latine. La Compagnie des Indes envoya une première expédition en 1684, mais ne s'intéressa nullement à la péninsule. Il faudra attendre le 28 novembre 1787, avec la signature d'un traité initié par Mgr. Pigneau de Béhaine, représentant de Nguyen-Anh, le futur empereur du Vietnam dans lequel Louis XVI promettait d'envoyer à ses frais quatre frégates, 1200 hommes d'infanterie, 200 artilleurs et 250 Cafres, avec de l'artillerie de campagne. Le roi de Cochinchine cédait, en

reconnaissance, l'île Hoï-nan fermant le port de Tourane, l'île de Poulo-Condor en toute souveraineté, le droit exclusif du commerce dans tout le royaume, l'exemption de tout droit de douane, hors ceux que payaient les indigènes. Avec l'aide de gentilshommes, comme Victor Olivier de Puymanel, grand organisateur de l'armée autochtone, celui qui devint l'Empereur Gia Long conquit, outre la Cochinchine, le Tonkin et l'Annam. De la fin du XVIIIe siècle jusqu'au milieu du XIXe, la péninsule indochinoise n'intéressa absolument pas la France et ce n'est qu'à partir de 1858 que l'armée française intervint pour protéger les missionnaires et les Catholiques qui étaient persécutés par les descendants de l'empereur Gia Long. Intervention qui se conclut par la mise sous protectorat de l'Annam et du Tonkin ainsi que par la colonisation de la Cochinchine. L'Indochine est loin de la métropole, c'est pourquoi l'administration française choisit, très tôt, de s'appuyer sur les élites locales, les mandarins et les lettrés, en les formant à la culture française par l'ouverture de collèges, de lycées et même d'université. La culture française se substitua, peu à peu à l'enseignement confucéen avec une conséquence inattendue, la propagation de l'esprit de 1789, surtout dans le Nord, et la prise de conscience des «Nordistes» que la lutte pour l'indépendance est possible. Une lutte qui doit être menée par le prolétariat ouvrier comme l'illustrent les premières grandes luttes de 1930-1931. Autre caractéristique de la société coloniale due à l'éloignement, le peu de «petits blancs». À part les militaires et les fonctionnaires, peu de Français venaient s'établir en Indochine. On avait, finalement, de grands propriétaires fonciers, de riches négociants et des petits commerçants pour constituer cette élite coloniale. Contrairement à l'Algérie, l'Indochine ne fut pas une colonie de peuplement. On le voit, du reste, avec la place des femmes européennes dans cette société. Avant 1860, on ne comptait que quelques centaines d'Européennes dans toute l'Indochine où leur présence n'est, d'ailleurs, guère souhaitée. Ainsi, à Hanoï, on dénombrait 73 femmes sur 429 Européens en 1885, 219 sur 1088 en 1900… Au recensement des Européens de 1929, on dénombrait environ 6000 femmes! Paradoxalement, mais pas tant que ça, cette absence de femmes européennes va être plutôt bénéfique pour la condition féminine des autochtones qui, au contact de leurs employeurs, ou amants, vont s'instruire et devenir les égéries du mouvement révolutionnaire. La guerre d'Indochine, pour les Vietnamiens, s'inscrivait comme une lutte mondialiste : «La Révolution indochinoise doit se situer dans le front mondial antifasciste pour la démocratie et la paix. Le mot d'ordre de renversement comme celui de "confiscation des terres appartenant aux propriétaires fonciers pour les distribuer aux paysans" furent retirés au profit de la "fondation d'un front populaire anti-impérialiste" rassemblant toutes les couches sociales, les partis politiques et les groupements religieux et ethniques pour l'établissement de libertés démocratiques élémentaires» (Résolution du Comité central du Parti à l'été 1936). Face à des Vietnamiens résolus, la France aligna une armée qui se relevait à peine de la Deuxième Guerre mondiale.

Loin de la métropole, coupés du soutien d'une population qui se consacrait à la reconstruction du pays et de la société, décriés par une partie de l'opinion, ces soldats ont eu d'autant plus de mérite de se battre pour une cause que tous les Français ne partageaient pas. Au cours de cette année de commémorations du 70e anniversaire de la fin de la guerre d'Indochine, l'ASAF, à travers des articles publiés dans la revue «Engagement» ou sur son site sur l'Internet, évoquera des batailles ancrées dans notre mémoire collective, mais, également, le souvenir d'hommes, des deux camps, au combat ou tout simplement dans leur vie quotidienne dans ce qui fut considéré comme la «Perle de l'Empire» afin d'essayer de comprendre pourquoi beaucoup de Français connaissent cette réplique de Raoul Volfoni, qui résonne comme un hommage à l'Indo. : «Tu sais pas ce qu'il me rappelle ? C't'espèce de drôlerie qu'on buvait dans une petite taule de Bien Hoa, pas tellement loin de Saïgon : les volets rouges et la taulière, une blonde comac… Comment qu'elle s'appelait, nom de Dieu ?» (Les Tontons flingueurs)…

Par Rémy Porte*

TONKIN 1883-1884
QUAND LA FRANCE ÉTAIT EN GUERRE (NON DÉCLARÉE) CONTRE LA CHINE

La conquête puis la pacification de l'Indochine à la fin du XIXe siècle sont autant le fait de la Marine que de l'armée de Terre. Tout commence sous le Second Empire, au nom de la défense et de la protection de la minorité chrétienne en Annam et surtout en Cochinchine. C'est toutefois dans les années 1883-1884 que tout bascule.

Affiche de propagande célébrant la conquête du Tonkin par la France.

La difficile installation au Tonkin

Entre l'empire d'Annam et la Chine, et avec l'accord tacite de ces deux puissances, le Tonkin est pour l'essentiel sous la coupe des Pavillons noirs,

La bataille de Palan (1er septembre 1883), l'un des nombreux affrontements opposant le corps expéditionnaire français aux Pavillons noirs.

Le général Bouet.

à la fois pirates et brigands commandés par un puissant seigneur de la guerre, Liu Yung-Fu, et échappe en pratique à toute autorité légale. Les Français commencent à s'y intéresser avec Jean Dupuis et Francis Garnier au début des années 1870, mais c'est en 1883 que le capitaine de vaisseau Rivière est officiellement envoyé dans la région. Sans en avoir reçu l'ordre, avec moins de 200 hommes, il s'empare de la forteresse d'Hanoï en avril 1882, puis de plusieurs places dans le Delta, dont Nam Dinh, l'année suivante. En mai 1883, cerné par les Pavillons noirs, il est blessé lors d'une tentative de sortie et décapité. Sa mort décide Paris à envoyer en Extrême-Orient un corps expéditionnaire composé de marins, de légionnaires et d'unités de l'armée d'Afrique sous les ordres du général Bouet, remplacé quelques mois plus tard par l'amiral Courbet. En quelques mois, les Français reprennent le contrôle de l'essentiel du Delta, mais les Pavillons noirs se sont repliés sans être totalement défaits et la Chine s'invite progressivement dans le conflit.

La guerre non déclarée avec la Chine

Pour répondre aux besoins du corps expéditionnaire, des renforts de tirailleurs algériens quittent l'Afrique du Nord pour le Tonkin à l'automne 1883 et l'amiral Courbet puis ses successeurs engagent une série de combats contre les troupes chinoises, de Sontay en décembre 1883 à Bang Bo en mars 1885. Dans ce cadre général, les engagements les plus durs sont les combats pour Lang Son, jusqu'en mars 1885, et le long siège de Tuyen Quang, de novembre 1884 à février 1885.

À la suite de l'attaque d'une colonne française marchant vers Lang Son par des soldats chinois en juin 1884, l'amiral Courbet est nommé au commandement d'une escadre française d'Extrême-Orient nouvellement créée et il détruit en août l'essentiel de la flotte chinoise en combat naval, puis débarque au nord de l'île de Formose avec 1800 hommes. Joffre, chef du génie de corps d'intervention, entreprend de fortifier la zone occupée par les Français aussi bien vis-à-vis de l'intérieur de l'île, pour prévenir un retour offensif des Chinois, que face à la mer, pour interdire toute tentative de débarquement à partir du continent. En mars 1885, il fait occuper l'archipel des Pescadores par deux compagnies d'infanterie de Marine, mais doit quitter son commandement, victime de l'épidémie de choléra qui ravage ses troupes.

Durant cette période, par renforts successifs, l'effectif des troupes françaises présentes au Tonkin passe de 9000 à 40000 hommes. Au printemps 1884, deux colonnes sont lancées vers le nord-est. La première, sous les ordres du général Négrier, a pour objectif Lang Son et les Portes de Chine. La seconde, commandée par le général Brière de L'Isle, marche sur Tuyen Quang. Les échecs successifs de l'armée chinoise du Kouang-Si incitent Pékin à traiter avec la France et à signer en mai le traité de Tien Tsing, qui prévoit en particulier

Le siège de Tuyen Quang.

Le général de Négrier.

l'évacuation du Tonkin par les troupes chinoises. Mais, parallèlement, une armée chinoise du Yunnan, forte de près de 40000 hommes, est levée.

Le siège de Tuyen Quang

La place est tenue par une garnison de deux compagnies du 1er régiment étranger, une compagnie de tirailleurs tonkinois, quelques artilleurs et quelques sapeurs sous les ordres du commandant Dominé. Elle bénéficie de l'appui d'une canonnière stationnée sur la rivière Claire au pied de la citadelle. La vieille forteresse chinoise dans laquelle les Français se sont installés fait l'objet d'intenses travaux de restauration et d'aménagements défensifs jusqu'à la fin de l'année 1884, tandis que les accrochages se multiplient avec les Chinois comme avec les Pavillons noirs. Aux premiers jours de janvier 1885, l'armée chinoise du Yunnan commence l'investissement systématique la place et les attaques débutent dans la nuit du 26 au 27 janvier. La garnison française doit désormais résister à plus de 12000 Chinois et Pavillons noirs et repousser des assauts de plus en plus puissants. Pour se protéger des feux des canons français et approcher des défenses françaises, les Chinois entament d'importants travaux de sape, tout en harcelant en permanence la garnison. Début février, ils commencent à bombarder méthodiquement le fort. Le commandant Dominé doit gérer au plus juste ses munitions et imposer une stricte discipline de feu pour éviter tout gaspillage. Il privilégie l'action des tireurs d'élite de la Légion, qui causent des pertes importantes aux Chinois, et ordonne le creusement de contre-sapes pour détruire celles des assaillants. Ces derniers parviennent néanmoins à se rapprocher peu à peu et les Français doivent multiplier les contre-attaques locales pour éviter que les Chinois ne pénètrent dans le dernier réduit.

Le commandant Dominé a demandé l'envoi d'urgence d'une colonne de secours, mais les mines chinoises causent de plus en plus de dégâts et les pertes quotidiennes se multiplient. À partir du 25 février, les combats sont acharnés, les Chinois voulant prendre la place avant l'arrivée des renforts. Le 28, après l'effondrement d'une nouvelle partie des défenses, les légionnaires se battent pendant plusieurs heures à la baïonnette et au corps à corps jusqu'à ce que les assaillants renoncent. Un dernier assaut est lancé le 2 mars, mais les survivants résistent toute la journée et, dans la nuit, les Chinois et les Pavillons noirs disparaissent. Le 3 au matin, la colonne de secours, commandée par Brière de L'Isle, se présente devant les restes de la forteresse, qui ne compte plus que 400 hommes indemnes sur plus de 600.

Les derniers feux de la campagne

La défense acharnée de la garnison a empêché l'armée chinoise d'attaquer le corps expéditionnaire français dans le secteur de Lang Son, mais les Chinois ne renoncent pas et lèvent immédiatement une nouvelle armée de l'autre côté de la frontière et, de Dong Dang à la région de Lang Son, les combats ne cessent pas.

Le lieutenant-colonel Herbinger, qui commande la ville en l'absence du général Négrier blessé, rendu inquiet par l'approche de cette armée chinoise et par la pression croissante exercée sur la ville, décide, le 28 mars 1885, de l'abandonner, en dépit d'une victoire à Ky Lua. Mais la retraite s'effectue dans le désordre et les gains territo-

riaux réalisés depuis plus d'un an sont en grande partie perdus. Fort heureusement, les Chinois ne tentent pas de profiter de cette délicate situation. À Paris, l'annonce de ce repli provoque une intense émotion et une grave crise politique. Dès le 30 mars, Clemenceau mène la bataille à l'Assemblée nationale contre Jules Ferry, et obtient la chute du gouvernement, mis en minorité. Pourtant, alors que les effectifs chinois sont renforcés d'Annamites et de Pavillons noirs, Pékin demande un armistice le 4 avril et signe en juin un nouveau traité de Tien Tsin, par lequel la Chine accepte définitivement le protectorat français sur l'Annam et le Tonkin.

La pacification, qui sera notamment l'œuvre de Pennequin, de Gallieni et de Lyautey, peut commencer et la lutte contre les Pavillons noirs va se poursuivre pendant plusieurs années. Outre les légionnaires, l'armée d'Afrique (zouaves, tirailleurs, chasseurs d'Afrique, spahis, bataillons d'infanterie légère d'Afrique), présente depuis 1883 sur le territoire, va se distinguer à plusieurs reprises. Au fur et à mesure qu'un secteur est débarrassé des Pavillons noirs, les soldats transforment les pistes en routes, construisent parallèlement postes militaires et ouvrages d'infrastructure. Appelée à devenir «la perle de l'Empire», l'Indochine peut se développer.

Prise de Lang Son le 13 février 1885.

Soumission des Pavillons noirs en 1885.

**Rémy Porte est officier-historien, docteur HDR, ancien référent histoire de l'armée de Terre et animateur du blog «guerres-et-conflits»*

Par Ivan Cadeau*

LES GRANDES PHASES OPÉRATIONNELLES DE LA GUERRE D'INDOCHINE

Au cours de l'année 1946, les questions de fond entre Viêtminh et Français se heurtent à l'antagonisme total des positions. À ces derniers, qui parlent d'autonomie et de division (refusant le rattachement de la Cochinchine au reste du Vietnam), le premier répond par deux mots : indépendance et réunification. Le 19 décembre, il décide de passer à l'action et, peu après 20 heures, ses milices attaquent l'ensemble des garnisons françaises du Tonkin et du Nord-Annam. La guerre d'Indochine commence.

Ces mitrailleurs du 10e BPCP pataugent sur une diguette en avril 1951 lors de l'opération Méduse. Au premier plan s'avance le chef de pièce muni du PM MAT 49. Derrière lui se tient le chargeur armé du fusil MAS 36 CR39 et qui porte le trépied de la mitrailleuse. Enfin, on distingue le tireur portant sa Browning M1919 A4 sur l'épaule. Les civils que l'on remarque au sein du groupe sont des coolies recrutés pour le portage des munitions.

À Paris, comme à Saïgon, militaires et civils semblent d'accord pour privilégier l'emploi des armes avant de reprendre d'éventuelles négociations, car seule une solution politique peut mettre fin au conflit. Pour les Français toutefois, le Viêtminh a perdu son crédit et il paraît nécessaire de chercher un nouvel interlocuteur, tout en prenant en compte le poids nationalisme vietnamien. Dès le mois de janvier 1947 s'esquisse la «solution Bao Daï» : la restauration de l'institution monarchique et de son prétendant sur le trône d'Annam. Elle va mettre trois ans à aboutir... Sur le terrain, le Viêtminh s'attache à développer un corps de bataille puissant, tout en poursuivant les mêmes méthodes insurrectionnelles qu'il pratique depuis 1945, attaquant les voies de communication, harcelant les petites garnisons, tandis que des embuscades de plus en plus sophistiquées anéantissent les patrouilles françaises. L'état-major français met en place une réponse qui existe de longue tradition dans l'armée française : elle s'appelle la pacification. Il s'agit d'assurer la protection et le contrôle des populations tout en obtenant le renseignement nécessaire à abattre l'appareil politico-militaire Viêtminh par l'édification de centaines de postes créant ainsi un véritable maillage territorial. Toutefois, malgré les efforts entrepris dans ce domaine, la «bataille» de la pacification est perdue, et ce, pour plusieurs raisons. Tout d'abord, la crise aiguë des effectifs du corps expéditionnaire français en Extrême-Orient (CEFEO) interdit toute activité nocturne des postes, leur rayonnement est donc limité aux opérations en journée. Ensuite, l'instruction est insuffisante et la motivation de la troupe reste faible, les hommes (contrairement à leurs adversaires Viêtminh) ne sont pas assez sensibilisés à leur mission. Le jeu des relèves, tous les deux ans, et l'absence d'une conduite cohérente des opérations par les autorités politiques et militaires françaises, qui hésitent entre le nord et le sud du Vietnam, empêchent toute action continue dans un même secteur. Enfin, la partie politique de la pacification donne dans l'ensemble des résultats décevants; les mesures politiques de «l'action psychologique» se révèlent inadaptées face à celles du Viêtminh qui a mis en place un solide système d'encadrement des populations, comme leur prise en main idéologique. Or, sans l'appui de la population, le renseignement ne parvient pas aux unités françaises. C'est là, surtout, que la guerre se perd. Le second volet de la pacification est la recherche et la destruction du potentiel militaire adverse qui se traduisent par une multitude d'opérations à objectifs plus ou moins limités. Mais, quel que soit le volume des forces engagées, les modes d'action sont presque toujours identiques. La plupart du temps, la lenteur de la

Un poste en Indochine.

Soldats vietnamiens du corps expéditionnaire au repos. Indispensables à l'effort de guerre français en Indochine, les combattants autochtones représentent parfois jusqu'à 70 % des effectifs dans certaines unités.

Le milieu physique du théâtre d'opérations indochinois est marqué par l'omniprésence de l'eau. La progression en rizière se révèle particulièrement épuisante pour les soldats européens, trop lourdement équipés.

À la veille de la campagne du nord-est, appelé « bataille de la RC 4 » par les Français, Hô Chi Minh passe en revue une unité de l'armée populaire vietnamienne.

progression, due à la nature du terrain, l'absence de secret opérationnel et la faiblesse des effectifs du CEFEO empêchent l'étanchéité du bouclage réalisé et, à la faveur de la nuit, les unités rebelles peuvent s'exfiltrer du dispositif mis en place.

Il en est de même des grandes opérations conduites entre 1947 et 1950 : elles tombent très souvent «dans le vide» et permettent à l'adversaire de s'échapper face au dispositif trop lâche des Français. Le déroulement et le bilan de l'opération «Léa», à l'automne 1947, illustrent parfaitement les limites de la supériorité du CEFEO dans le domaine de la puissance de feu et de la manœuvre. Les succès tactiques obtenus ne changent rien à la carte de guerre et le temps joue incontestablement en faveur de l'armée populaire du Vietnam (APV), le «bras armé» du Viêtminh, qui se renforce année après année. À la fin de l'année 1949, la guerre d'Indochine dure depuis quatre ans déjà et la situation connaît une certaine stagnation. S'il apparaît que le Viêtminh n'est pas en mesure de gagner la guerre, le temps joue cependant en sa faveur : chaque mois il se renforce et les officiers français peuvent constater ses progrès sur le terrain. De son côté, le corps expéditionnaire, s'il continue à posséder un avantage qualitatif et quantitatif sur son adversaire, semble incapable de porter un coup décisif à l'ennemi; le total des pertes commence à s'alourdir. 9500 Français, 2530 légionnaires, 1963 Africains et Nord-africains sont déjà tombés dans les rizières de Cochinchine ou les montagnes de la Haute région tonkinoise.

La guerre de reconquête s'avère donc être un échec : la pacification n'enregistre que de maigres progrès et le résultat des grandes opérations est décevant. Un événement international majeur va toutefois modifier la physionomie du conflit. En effet, la victoire des communistes chinois et la proclamation de la République populaire Chine en octobre 1949 transforment soudain le conflit indochinois en l'un des théâtres d'opérations de la Guerre froide. L'arrivée des troupes de Mao aux frontières de l'Indochine remet ainsi en cause l'équilibre des forces et entraîne deux conséquences majeures : elle introduit d'une part un nouvel acteur, la Chine communiste dont la puissance peut balayer les intérêts français en Asie du sud-est et fournit d'autre part un refuge et la possibilité d'une aide très importante aux forces de APV. Alors que Hô Chi Minh et les responsables du parti communiste vietnamien sortent de leur isolement et sont propulsés sur la scène mondiale, l'APV bénéficie d'une aide militaire sans précédent : armes, munitions et ravitaillement divers affluent en masse et franchissent la frontière à destination des zones qui échappent au contrôle des Franco-Vietnamiens. Cette armée, qui à terme comprendra un puissant corps de bataille fort de six divisions d'infanterie (304, 308, 312, 316, 320 et 325) et d'une division «lourde»

Parachutistes du 2e BPC lors des combats de Hoa Binh en 1951.

artillerie-génie (351), a désormais le sens de l'espace. Elle peut porter le fer de plus en plus loin – sa logistique le lui permet, et monter des opérations de plus en plus audacieuses.

Le désastre de la Route coloniale 4 (RC 4), au mois d'octobre 1950 en même temps qu'il symbolise un tournant en révélant la puissance nouvelle du Viêtminh, représente un sévère avertissement pour le commandement français, le renforcement de l'APV n'ayant suscité jusqu'ici dans le corps expéditionnaire «qu'un vague sentiment d'inquiétude» ce, malgré les mises en garde répétées du 2e Bureau (renseignement), correctement renseigné sur la nature et le volume de l'aide chinoise. De fait, l'évacuation de la Zone frontière du nord-est se termine par un désastre pour le CEFEO qui perd sept bataillons de troupes aguerries. Mal conçue, mal conduite et mal exécutée, l'opération est un désastre. Au-delà d'une défaite locale, celle-ci sanctionne en définitive la mauvaise conduite de la guerre des gouvernements de la IVe République et une conduite des opérations incohérente des autorités politiques et militaires en Indochine.

La perte de l'initiative 1951-1952

À Paris, la défaite de la RC 4 conduit à la réorganisation du commandement afin de donner un nouvel «élan» à la guerre. Après les refus des généraux Juin, Guillaume et Kœnig, le général de Lattre de Tassigny est nommé le 6 décembre 1950 aux postes de haut-commissaire de France et de commandant en chef en Indochine. La personnalité fortement marquée de ce chef, mais également la qualité de l'équipe dont il a su s'entourer amènent très rapidement un changement radical au sein du corps expéditionnaire. Ce sursaut et le nouvel état d'esprit de la troupe se

Division d'assaut navale (Dinassaut) n° 8 patrouillant sur la rivière Bassac dans le secteur de Can Tho, en Cochinchine, en août 1952.

traduisent, sur le terrain, par trois victoires consécutives : au cours du premier trimestre 1951, les trois puissantes offensives sur le Delta (bataille de Vinh Yen en janvier, de mao Khe en mars et du Day en mai) lancées par Giap se soldent par de cuisants échecs et les régiments de l'APVN subissent de très lourdes pertes. Par ailleurs, «l'ère de Lattre» est marquée par la modernisation et l'homogénéisation des matériels du CEFEO. En effet, les progrès du communisme en Asie du Sud-est et le déclenchement de la guerre de Corée, en juin 1950, ont amené le changement de la politique des États-Unis vis-à-vis de la lutte que mène la France en Extrême-Orient. Cette évolution se concrétise avec l'arrivée dans les ports de Saïgon et de Haiphong, de véhicules, chars, blindés, canons, avions d'origine américaine. Le CEFEO change de visage. Les combats eux, vont changer de nature.

À la fin de l'année 1951, la politique menée par le général de Lattre semble marquer le pas. Après les victoires remportées au printemps précédent, beaucoup de temps et d'énergie ont été consacrés à la mise sur pied de l'armée vietnamienne et à l'accroissement de l'aide américaine. Pressé par le gouvernement et l'opinion publique, de Lattre veut reprendre l'initiative et a besoin pour cela d'une nouvelle victoire. Hoa Binh est l'objectif. Cette localité, outre sa relative proximité avec Hanoï (75 km au sud-ouest) est un important nœud de communications utilisé par le Viêtminh dans ses liaisons avec le Nord-Annam. La localité, occupée sans coup férir le 14 novembre 1951 va devenir l'enjeu d'une bataille de communication, fluviale, d'abord sur la rivière Noire et terrestre ensuite, sur la route coloniale n° 6 (RC 6). Ne comptant pas ses pertes, Giap lance ses divisions dans la bataille; à la fin du mois de décembre, les Français abandonnent toute navigation sur la rivière Noire et évacuent les postes censés la surveiller. Sur la RC 6, les combats font rage aux mois de janvier et février 1952 et, si les régiments de l'APVN sont saignés, la bataille d'Hoa Binh s'enlise et absorbe loin du delta l'essentiel des forces mobiles françaises. Le général Salan, qui remplace de Lattre, mort à Paris le 11 janvier 1952, décide la rétraction du dispositif. Menée de main de maître par le colonel Gilles, l'opération «Arc-en-ciel» se déroule les 24 et 25 février 1952 et permet l'évacuation de Hoa Binh et de toutes les forces engagées sans pertes sérieuses.

Les opérations autour de Hoa Binh et de la RC 6 ont, par ailleurs, à peine entamé l'esprit offensif de l'ennemi à l'intérieur du Delta. Ainsi, dès le retour des forces franco-vietnamiennes derrière les ouvrages fortifiés de la ligne de Lattre, l'état-major reprend sa tâche de pacification, avec plus ou moins de succès. C'est cependant en Haute Région que le centre de gravité de la guerre se déplace à l'automne 1952. En effet, l'incapacité du Viêtminh à ébranler les positions françaises dans le delta du Tonkin décide Giap à porter la guerre en pays Thaï, dans un milieu de jungle et de montagnes où ses troupes retrouvent leurs avantages. Au mois de septembre, trois divisions (308, 312 et 316) franchissent le fleuve Rouge et investissent la région au nord de la rivière noire, balayant les postes français, dont celui de Nghia Lo, pivot de la défense française. Du fait de la disproportion des forces, les petites garnisons françaises sont devenues une proie trop facile pour les 30000 hommes que Giap lance dans la bataille; Salan ordonne donc le repli sur Na San. La fonction assignée à Na San évolue donc rapidement dans l'esprit du commandant en chef : d'abord zone de recueil des unités en repli, elle devient môle défensif, puis base aéroterrestre, cela en l'espace de quelques jours. À partir du 20 octobre 1952, est ainsi constitué le Groupement opérationnel de la moyenne rivière Noire (GOMRN) dont le commandement est confié au

colonel Gilles. Afin de donner les délais nécessaires à l'organisation défensive du terrain, l'opération «Lorraine» est déclenchée sur les arrières de l'ennemi à la fin du mois d'octobre. Lorsque l'armée populaire attaque les 12000 hommes de la garnison, entre le 30 novembre et le 2 décembre 1953, elle subit un sanglant échec : hachées par les mitrailleuses et l'artillerie, rejetées sur leur base de départ par les contre-attaques des bataillons parachutistes placés en réserve générale, les unités Viêtminh n'insistent pas et se replient au prix de lourdes pertes. Na San, une victoire? Défensive, certainement si l'on tient compte des faibles délais dont le commandement a disposé pour mettre en place l'organisation défensive du site et des pertes infligées à l'adversaire. Mais le commandement ne tire pas tous les enseignements de la bataille et croit voir dans l'utilisation de la base aéroterrestre le moyen d'imposer «sa» guerre au Viêtminh et de remporter le succès. Les voix qui émettent des doutes et rappellent que le CEFEO s'en est tiré de justesse sont tues. Ainsi celle du colonel Féral, chef d'état-major du GOMRN, rappelant qu'au lendemain des combats, le général Gilles déclare : «Ne jamais, jamais plus se remettre dans des conditions semblables, à celles de Na San»...

La fin des illusions 1953-1954

Malgré la mise sur pied des armées des États associés (aux capacités limitées), malgré l'arrivée massive de l'aide américaine, la situation s'est considérablement dégradée en 1952, la victoire de Na San, n'ayant en rien modifié la situation générale. Du côté français, l'impasse militaire est totale et aucune donnée objective ne permet, à cette date, d'espérer un avenir meilleur. Le Viêtminh, lui, poursuit ses infiltrations dans le delta du fleuve Rouge tout en développant une stratégie indochinoise, en impliquant le Laos dans la guerre. Celle-ci oblige le commandement français à disperser ses efforts et à rétracter son dispositif en lui imposant de faire des choix politiques difficiles. La tentative d'invasion du Laos au printemps 1953 (avril-mai) s'inscrit dans cette stratégie. La poussée Viêtminh en direction de la Plaine des Jarres et de Luang Prabang est finalement stoppée grâce aux énergiques réactions de

Tireur d'élite du II/1er RCP à l'affût en 1953. Il utilise un FSA 44 muni d'une lunette dont on aperçoit l'étui en cuir au premier plan. À cette époque de la guerre d'Indochine, les bataillons parachutistes (coloniaux ou légionnaires) intègrent environ 50 % d'Indochinois dans leurs effectifs.

Salan, mais également en raison de la faiblesse de la logistique de l'APV.

La solution d'une victoire militaire en Indochine semblant hors d'atteinte et la volonté «d'en finir» étant de plus en plus présente, reste alors, pour le gouvernement français, le «choix» de l'ouverture de négociations. En mai 1953, René Mayer, Président du Conseil, décide de rechercher, selon la formule devenue célèbre depuis, une «sortie honorable» au conflit. Le général Henri Navarre est désigné pour remplir cette mission et nommé commandant en chef le 8 mai 1953. Peu après son arrivée en Indochine, celui-ci élabore un plan d'action sur deux ans (1953-54 et 1954-55). Celui-ci repose sur une attitude strictement défensive au Nord-Vietnam la première année. La montée en puissance de l'armée vietnamienne permettra alors dans la seconde année de reprendre l'offensive et de porter à l'ennemi des coups décisifs. Or les propres plans du général Giap viennent bientôt contrecarrer ce plan. Renonçant à attaquer le delta, il porte ses forces en direction de Laï Chau pour s'emparer des derniers points forts que les Français conservent en pays thaï, et entend bien réussir cette fois l'invasion du nord du Laos. Pour l'en empêcher, le général Navarre décide de se saisir d'une petite vallée qui porte le nom du principal village qui y est implanté : Diên Biên Phu.

Juillet 1953, lors de l'opération Hirondelle qui a pour but la destruction d'importants dépôts d'armes et de munitions dans la région de Langson, des cadres du 8e groupement de commandos parachutistes font le point.

L'objectif, alors, n'est pas encore de «casser du Viêt» ou de rechercher la bataille décisive, mais bien de défendre le Laos que la France s'est engagée à protéger par un traité signé le 28 octobre 1953. Le 20 novembre, trois bataillons parachutistes sont largués, puis rejoints les jours suivants par trois autres bataillons parachutistes. Au 22 novembre 1954, 4560 parachutistes occupent la vallée de Diên Biên Phu. La mise en défense de la base aéroterrestre débute alors, mais, contrairement à ce qui avait prévalu pour Na San, l'organisation du champ de bataille ne semble pas répondre à toutes les exigences requises. Toutefois, face à la pression d'un ennemi qui a mobilisé la majeure partie de ses forces régulières et des dizaines de milliers de coolies (au total peut-être 60000 combattants et environ 40000 travailleurs à la fin du mois de mai), les actions offensives que le commandement espérait lancer à partir de Diên Biên Phu ne sont bientôt plus réalisables. Dès le mois de janvier 1954, toute tentative de sortie se solde désormais par un échec sanglant. Ainsi, même si l'appui et le ravitaillement aériens continuent à jouer et que la piste d'aviation est encore opérationnelle, Diên Biên Phu devient progressivement un camp retranché, incapable d'assurer la mission pour laquelle il a été initialement créé. Le 13 mars 1954, la bataille s'engage et, malgré la bravoure de ses défenseurs, Diên Biên Phu tombe, le 7 mai 1954 après 56 jours et 56 nuits de combats incessants.

Le départ du corps expéditionnaire d'Extrême-Orient

Le 20 juillet 1954, les accords de Genève mettant fin à la guerre d'Indochine sont signés. Les Français disposent alors de cent jours pour se replier sur Haiphong et de deux cents autres pour évacuer le Nord-Vietnam : le 9 octobre 1954, le corps expéditionnaire fait ses adieux à Hanoï, les dernières garnisons stationnées à Haiphong quittent le Tonkin le 15 mai 1955, certaines gagnent le Sud-Vietnam. Le 28 avril 1956, le CEFEO est dissous et le départ des dernières troupes marque définitivement la fin de l'influence française en Indochine.

**Officier et docteur en histoire, Ivan Cadeau est chef du bureau Doctrine, opérations et renseignement au Service historique de la Défense. Spécialiste des guerres d'Indochine et de Corée, il intervient régulièrement au profit des cadres de l'armée de terre et est l'auteur de nombreux articles et ouvrages parmi lesquels Diên Biên Phu (Tallandier, 2013), La Guerre d'Indochine. De l'Indochine Française aux adieux à Saïgon, 1940-1956 (Tallandier, 2015) et Cao Bang 1950. Premier désastre français en Indochine (Perrin, 2022). Il est également coauteur de La Guerre d'Indochine. Dictionnaire (Perrin, 2021).*

Par Michel David*

DIÊN BIÊN PHU : LE SACRIFICE POUR L'HONNEUR

Dernière des grandes batailles livrées par l'armée française, Diên Biên Phu s'inscrit comme un évènement majeur dans l'histoire de la décolonisation et de la guerre froide autant bien sûr que dans l'histoire du Viêtnam. Mais, considérée en elle-même, cette bataille à l'issue malheureuse compte aussi parmi les plus belles manifestations de l'héroïsme et du sacrifice.

Une section de légionnaires en reconnaissance à quelques kilomètres du camp retranché en décembre 1953.

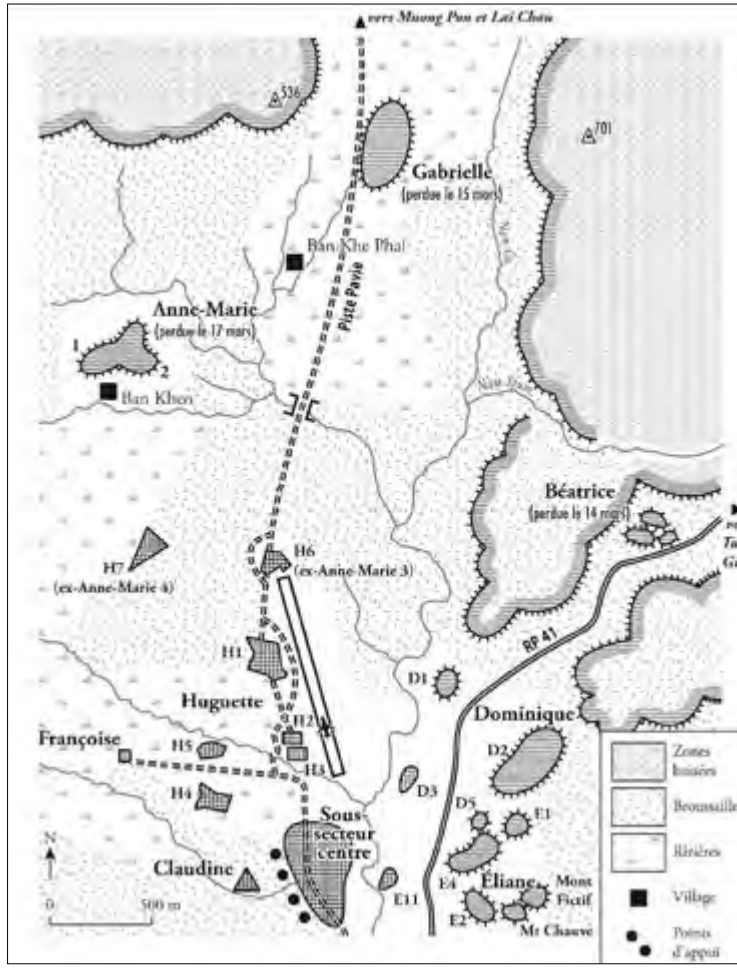
Le mythe de Diên Biên Phu qui s'est élaboré peu à peu tient sans doute à cette dualité paradoxale : c'est une bataille perdue, mais l'opprobre de la défaite s'est rapidement estompé devant le respect suscité par l'ampleur du sacrifice consenti et

Opération Castor, 20 novembre 1953. Peu après avoir été parachuté sur Diên Biên Phu, le chef de bataillon Bigeard fait le point avec deux de ses officiers, carte d'état-major en main.

la somme d'héroïsme consommée. «*Tout est perdu fors l'honneur*» aurait pu écrire le général de Castries au soir du 7 mai 1954 en paraphrasant François Ier au lendemain de la funeste bataille de Pavie. C'est à ce titre que l'héroïsme déployé par les combattants de Diên Biên Phu ne fut pas vain. Comme l'a écrit le général de Biré : «*La noblesse de l'action sauva l'image réelle de notre pays...*[1]» Et sans doute cet héroïsme rédempteur figure-t-il comme l'un des traits dominants de ce terrible affrontement qui se prolongea durant 56 jours et 55 nuits faisant plus de 3 000 tués et disparus ainsi que 4 400 blessés.

Les raisons du combat et l'acceptation du sacrifice

Mais pourquoi donc mourir à Diên Biên Phu? Pourquoi tant de jeunes hommes du corps expéditionnaire, toutes races et origines confondues, ont-ils accepté de donner leur vie dans ce coin reculé de la Haute Région tonkinoise alors même qu'à 12000 km de là, la France se désintéressait de leur sort? En effet, on ne saurait attribuer à la terre rougeâtre des collines du Pays Thaï la valeur patrimoniale qui s'attache à la terre crayeuse des tranchées de Verdun : on ne meurt pas à Diên Biên Phu pour la «terre charnelle» dont nous parle Péguy! Alors sans doute y meurt-on par devoir, par fidélité à un idéal ou à une parole donnée, par fraternité avec ses camarades de combat, par défi, par fierté. Dans ce champ clos dont la superficie se réduit peu à peu sous les assauts de l'adversaire, la mort est en quelque sorte apprivoisée et le sacrifice librement accepté. Certains des combattants, les jeunes chefs en particulier, pouvaient puiser leur ardeur au combat dans la conscience qu'ils éprouvaient de défendre le Viêtnam et le monde libre contre le communisme et son idéologie destructrice. En prenant ses fonctions de haut-commissaire et de commandant en chef en décembre 1950, le général de Lattre n'avait-il pas alors clairement défini l'adversaire et donné un sens à cette guerre à travers des paroles fortes : «*Notre combat est*



désintéressé; c'est la civilisation toute entière que nous défendons au Tonkin. Nous ne nous battons pas pour la domination, mais pour la libération. Jamais guerre n'aura été plus noble. Je vous apporte la guerre, mais aussi la fierté de cette guerre.» Quant au simple soldat, qu'il soit parachutiste, légionnaire ou tirailleur, qu'il soit imprégné du sens du devoir ou qu'il possédât la conscience de l'enjeu, c'est aussi, tout simplement, dans la présence et dans le regard de son chef qu'il trouve son ultime motivation. Combien de fois, à Diên Biên Phu, la mort est-elle venue couronner cette adhésion totale du soldat à celui qui détient la lourde charge de commander et de diriger l'action sous le feu. Certes, quand le chef lui-même faiblit ou disparaît, le soldat se trouve souvent désemparé et la garnison du camp retranché a, elle aussi, connu son lot d'abandons de poste et de désertions. Mais qu'un nouveau chef apparaisse, l'élan est redonné et le combattant est de nouveau prêt à affronter la mort. Telle est aussi cette singularité de la bataille de Diên Biên Phu que d'être à même de révéler l'âme du combattant dans toute sa misère, mais aussi dans toute sa grandeur et sa générosité. Et quel plus bel exemple de générosité et de fraternité d'armes que celui donné par tous ces soldats non parachutistes qui, n'ignorant rien des risques en-

Parachutage des hommes de l'Antenne Chirurgicale Parachutiste n° 3 sur la zone des PC le 13 mars 1954.

Réunion des commandants des unités parachutistes de DBP, le 27 mars 1954, dans l'abri du lieutenant-colonel Langlais. De droite à gauche, le chef d'escadrons de Séguins-Pazzis adjoint du GAP, le lieutenant-colonel Langlais commandant le GAP, le capitaine Tourret commandant le 8e BPC, le chef de bataillon Bigeard commandant le 6e BPC et le capitaine Botella commandant le 5e BPVN.

courus, ont tenu à venir partager le sort de leurs camarades et, dans les derniers jours, se sont fait larguer sur le champ de bataille ! Ils ont ainsi été près de 1 800 volontaires dont 700 ont pu effectivement être parachutés sur ce qui restait du camp retranché entre le début du mois d'avril et le 4 mai. Sans entraînement préalable, ils ont effectué leur premier saut pour se jeter dans la fournaise sans espoir de retour. Comment comprendre cet acte délibéré, ce geste fou ? Il faut lire ce qu'en a écrit Jean Pouget pour mesurer cette ultime dimension du sacrifice librement consenti : « *À Diên Biên Phu, il n'y aura pour nous ni victoire ni défaite parce que cette bataille est devenue gratuite… Pour ceux qui restent, ceux qui demandent à venir et ceux qui viendront jusqu'au dernier jour, Diên Biên Phu est devenu un défi… Diên Biên Phu, en Indochine, c'était seulement un défi qu'on se lançait à soi-même.* » Fallait-il que la France d'après-guerre offrit si peu de perspectives exaltantes aux plus ardents de ses fils pour conduire ceux-ci à tenter pareille aventure dans l'espoir secret d'y trouver l'occasion de se révéler à eux-mêmes !

L'intensité dramatique de la bataille

À Diên Biên Phu, la mort se pare de multiples visages dans une succession d'évènements à la fois glorieux et tragiques dont l'ensemble donnera à la bataille toute son intensité dramatique. Le 13 mars à 17 h, à la manière dont les trois coups sont frappés au théâtre avant le lever de rideau, l'artillerie viêtminh se déchaîne contre le centre de résistance « Béatrice ». La grande bataille débute. Avec une supériorité numérique écrasante, à près de quatre contre un, les régiments du général Giap sortent de l'abri de la jungle pour affronter les bataillons du colonel de Castries en terrain découvert. Chacun pressentait que le choc serait rude et, d'emblée, sur ces points d'appui fortifiés baptisés du nom de femmes, la mort et le sacrifice devaient acquérir une valeur de symbole. Dès le soir du 13 mars, la chute de « Béatrice », bientôt suivie de celle du centre de résistance « Gabrielle », révèle à tous la puissance destructrice d'une artillerie viêtminh dont personne n'avait soupçonné qu'elle puisse être d'une telle efficacité. Trop jeunes pour avoir connu les com-

bats de la Seconde Guerre mondiale, la plupart des défenseurs découvraient brutalement l'effet ravageur produit par la concentration des tirs d'armes lourdes. Dans le fracas des obus et l'écroulement des abris, la mort s'annonçait en créant la surprise et le désarroi. De plus, à l'image des tragédies grecques dans lesquelles la main d'un dieu invisible infléchit le cours des évènements, un mauvais sort semblait marquer cette soirée du 13 mars : en quelques instants, alors que, sur «Béatrice», un obus frappait la salle d'opérations du 3/13e DBLE et tuait tous ses occupants dont le commandant Pégot, un autre projectile éclatait dans l'abri du lieutenant-colonel Gaucher qui, à partir du centre de résistance principal, dirigeait le combat. À compter de cette funeste soirée, la mort deviendra le lot quotidien des défenseurs de Diên Biên Phu.

Un bel exemple de fraternité d'armes

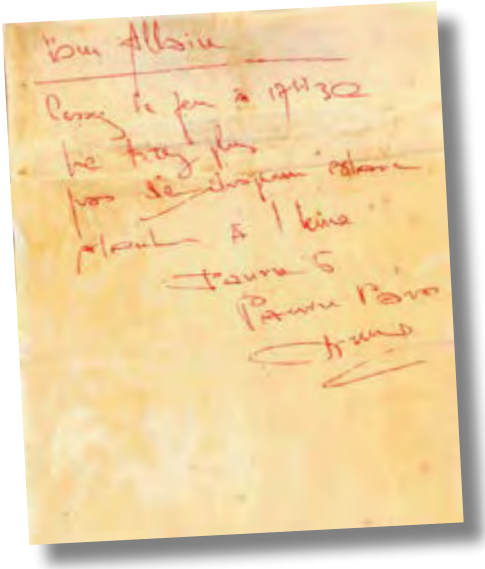
Même si des périodes d'accalmie relative succèdent aux furieux assauts du Viêt-Minh, la mort est présente à chaque instant : elle fauche les combattants au hasard des tirs de harcèlement dont les quelques obus journaliers s'abattent indistinctement sur l'ensemble du dispositif; elle fauche plus sournoisement lorsque le tir isolé d'un sniper viêtminh atteint celui qui, durant quelques secondes, a quitté l'abri de la tranchée. À Diên Biên Phu, personne n'est épargné. Contrairement, en effet, aux multiples engagements précédents dans lesquels les unités d'infanterie étaient pratiquement les seules à subir le poids des pertes, cette bataille place chacun au premier rang de l'action. Ainsi, fantassins, cavaliers, mais aussi artilleurs, sapeurs ou transmetteurs, tous relèvent de la même communauté dans l'héroïsme et le sacrifice. Parmi les fantassins, légionnaires et parachutistes en particulier, l'hécatombe des chefs de section et des commandants de compagnie atteint des proportions dramatiques. Combien de jeunes lieutenants ont ainsi péri à l'aube de leur carrière dans l'accomplissement d'une mission qu'ils avaient conscience de devoir mener jusqu'à la dernière extrémité? Il a souvent été dit que l'Indochine engloutissait chaque année l'effectif d'une promotion de Saint-Cyr. Ne serait-ce qu'à Diên Biên Phu, les seules promotions «Général

Le sous-lieutenant Allaire, qui commande la section de mortiers du 6e BPC, rejoint le point de rassemblement avant de passer à l'action.

Frère» (1948-1950) et «Garigliano» (1949-1951), verront disparaître 26 de leurs camarades ! N'oublions pas les autres : ces cavaliers qui mettent en œuvre les dix chars «Shaffee» du 1er régiment de Chasseurs et dont certains engins ont connu cinq chefs de char successifs; ces artilleurs dont les servants sont décimés sur leurs positions de batterie et dont les équipes de pièces sont renouvelées à plusieurs reprises; ces sapeurs qui, sous la mitraille, remettent en état la piste d'aviation ou les abris; ces transmetteurs qui s'exposent après chaque bombardement, pour rétablir les lignes et assurer les liaisons. Et si nous évoquons ici les combattants au sol, il serait injuste de ne pas mentionner les aviateurs, équipages d'avions de transport de qui dépendaient l'approvisionnement et la survie du camp retranché ou équipages de bombardement et pilotes de chasse qui appuyaient les troupes. Rappelons que 38 avions, dont huit appareils de l'Aéronavale, ont été abattus dans le ciel de Diên Biên Phu par les canons anti-aériens fournis par la Chine et souvent servis par du personnel chinois. Rarement la mort aura réuni ainsi, sans distinction de grades et dans une telle fraternité d'armes, tant de combattants aux fonctions si diverses !

Le calvaire des blessés

Il faut enfin citer tous ces blessés qui ont rendu leur dernier souffle dans une des infirmeries ou antennes chirurgicales du camp retranché. Pour ne considérer que les deux antennes des doc-



L'ordre de reddition rédigé par Bigeard le 7 mai 1954 pour Allaire. « Cessez le feu à 17 h 30, ne tirez plus, pas de drapeau blanc. À tout à l'heure. Pauvre 6 Pauvres paras. Signé Bruno »

teurs Grauwin et Gindrey qui ont pris en charge 636 blessés au cours du mois d'avril, 201 de ceux-ci ont pu être opérés et 78 sont décédés. Tel est l'autre grand drame de Diên Biên Phu : à compter du 28 mars, l'artillerie viêtminh interdit définitivement l'usage du terrain d'aviation et rend les évacuations impossibles. Ce jour-là, le dernier Dakota à s'être posé sur la piste était détruit avant d'avoir pu embarquer ses blessés et une convoyeuse de l'air, Geneviève de Galard, bloquée sur place, allait inscrire son nom dans l'histoire de Diên Biên Phu. Le 24 avril, à la suite de la contre-attaque meurtrière sur «Huguette 1», il est dénombré 1 055 blessés lourds. À ces hommes les plus gravement atteints dans leur chair, il faut évidemment ajouter tous les blessés légers qui s'entassent dans les infirmeries des bataillons. Malgré leur extrême dévouement, médecins, chirurgiens et infirmiers demeurent impuissants pour soulager toute cette détresse humaine. Ajoutons que par leur nombre, ces blessés asphyxient littéralement le camp retranché, effet évidemment recherché par l'adversaire qui interdit toute évacuation sanitaire. Mais beaucoup de ces blessés auront leur heure de gloire dans la phase ultime de la bataille alors que nul renfort ne pouvait être espéré : en effet, à l'appel de Bigeard, ce fut une foule d'éclopés, traînant pansements et bandages, qui parvint à rejoindre les emplacements de combat. Ce que fut le calvaire de tous ces blessés qui, au lendemain de la défaite, ont connu la captivité, dépasse l'entendement. Aux souffrances physiques imposées par une marche interminable vers les camps, devaient bientôt s'ajouter les blessures morales infligées par la rééducation idéologique dans ce système concentrationnaire que les communistes ont si bien su développer.

L'agonie de Diên Biên Phu

À Diên Biên Phu, le scénario macabre atteindra ses dimensions extrêmes lorsque le Viêt-Minh, resserrant son étau, lancera ses assauts contre les points d'appui assurant l'ultime protection du réduit central. Sur les «Huguette» au nord-ouest du terrain d'aviation et sur les «Eliane» à l'est du dispositif, les combats connaissent une rare intensité, certains points d'appui changeant de mains à plusieurs reprises. Chaque parcelle de sol est âprement défendue et, de même qu'à Verdun, le terrain prend cet aspect lunaire si caractéristique de la guerre de tranchées. Le sol, détrempé par les pluies et labouré par les obus, absorbe les combattants des deux camps que la terre recouvre d'un même linceul. Comme en témoigne le colonel Langlais, les combats qui se sont succédé durant 20 jours sur «Éliane 1» «*ont transformé le piton en un ignoble mélange de boue et de cadavres où il ne sera plus possible de creuser un abri*». À propos d'«Éliane 1», Roger Bruge décrit l'héroïsme des parachutistes «*qui, en dépit des pertes, s'accrochent bec et ongles à l'étrange cimetière où l'on voit des combattants déterrer des cadavres et les rejeter sur le parapet afin de prendre leur place dans le trou où des essaims de mouches les harcèlent*».

Riche d'enseignements sur le plan tactique et stratégique, la bataille de Diên Biên Phu restera avant tout marquée du poids du sacrifice. La célébration de son soixante-dixième anniversaire est l'occasion de mettre à l'honneur les rares

La majorité des prisonniers est rendue dans un état de sous-nutrition avancé.

Carcasse du char « Conti » dans la plaine de Diên Biên Phu.

combattants qui ont survécu à cette épreuve et de rendre hommage à ceux qui sont tombés. De nos jours, dans cette petite plaine du Pays Thaï, l'urbanisation et les travaux agricoles ont redonné au paysage un aspect heureusement plus paisible. Cependant, à proximité du cimetière militaire vietnamien, du musée et des monuments élevés par le gouvernement du Viêtnam à la gloire de l'armée populaire, subsistent encore çà et là des vestiges émouvants : carcasses de chars ou de canons, restes d'abris ainsi que le pont métallique sur la rivière Nam Youn. Il aura fallu toute l'obstination d'un simple légionnaire, Rolph Rodel, pour qu'un monument soit édifié, une quarantaine d'années plus tard, à la mémoire de tous les soldats du corps expéditionnaire, européen, nord-africains, africains et vietnamiens morts sur le champ de bataille. Le pèlerin ou le simple touriste qui chemine sur les bords de la Nam Youn peut découvrir ce petit monument simple et émouvant dans son écrin de maçonnerie et de verdure. En s'inclinant, il se souviendra de tous ces morts dont les os se sont mêlés à la terre de Diên Biên Phu. Peut-être même lui reviendront en mémoire les termes de la citation décernée à la garnison du camp retranché :

«Depuis plusieurs semaines sous le commandement du colonel de Castries, les troupes de l'Union française qui constituent la garnison de Diên Biên Phu repoussent jour et nuit les assauts acharnés d'un ennemi supérieur en nombre. Le sacrifice héroïque de ceux qui sont tombés, la ténacité farouche des combattants ajoutent une gloire nouvelle à l'honneur de nos armes. Unis dans la volonté de vaincre, officiers, sous-officiers, caporaux et soldats méritent l'admiration du monde libre, la fierté et la gratitude de la France. Leur courage est un modèle à jamais exemplaire.»

**Lieutenant-colonel (er) Michel David, docteur en histoire et ancien chef du département Histoire-Géographie des Écoles de Saint-Cyr-Coëtquidan*

Notes de fin

1 Plaquette éditée pour le 50° anniversaire de la bataille.
2 Général Y. Gras, Histoire de la guerre d'Indochine, Paris, Plon, 1979, p. 368.
3 J. Pouget, Nous étions à Diên Biên Phu, Paris, Presses de la Cité, 1964, p. 231. Commandant la 3° compagnie du 1er bataillon de parachutistes coloniaux, le capitaine Pouget a sauté sur Diên Biên Phu dans la nuit du 4 mai.
4 Cité par R. Bruge, Les hommes de Diên Biên Phu, Paris, Perrin, 1999, p. 322.
5 Ibid p. 376.
6 Ibid, p. 322.
7 Ibid, p. 323.
8 Décernée le 17 avril 1954 par R. Pleven, cette citation comporte l'attribution de la croix de guerre des théâtres d'opérations extérieurs avec palme.